

La Révolution cubaine fête en ce début d'année son cinquantième anniversaire. C'est un événement de dimension internationale dont l'ampleur méritait bien que *Politis* lui ouvre largement ses colonnes.

On s'attendait donc à une analyse solide et détaillée des orientations prises par les gouvernements castristes au cours de ces cinq décennies, évidemment mises en rapport avec les relations complexes entre l'île et le reste du monde (plus particulièrement l'URSS et le Comecon, les USA, la Chine, L'Union Européenne, les pays de la zone caraïbe et de l'Amérique du sud).

On s'attendait à un bilan, honnête et documenté, des forces et des faiblesses, des succès et des échecs enregistrés dans les domaines les plus divers et qui ont amené le pays là où il en est aujourd'hui.

On s'attendait à des témoignages authentiques de Cubains et de Cubaines d'âges, de convictions et de milieux socioprofessionnels variés, dont la diversité aurait traduit sans à priori la variété des ressentis et des jugements que porte la population cubaine sur son pays, son histoire et son gouvernement.

Au lieu de tout cela, *Politis* a choisi d'offrir quatre pages de son numéro à la plume d'un Monsieur Gérard Ponthieu – qu'aucun des amis que j'ai interrogés ne connaît et sur lequel d'ailleurs le journal ne donne aucune information – qui se livre, sous couvert d'un « reportage » à une attaque en règle du système, aussi obsessionnelle que systématique, utilisant pour arriver aux fins de sa démonstration toute une panoplie de grossiers artifices, dignes des feuilles les plus réactionnaires.

Entre le mauvais pathos distillé tout au long des lignes, le pseudo direct utilisé à la manière des pires docu-fictions, la démagogie du verbe et l'affirmation de contre vérités, souvent placées entre guillemets pour dédouaner l'auteur de l'article, nous assistons là à un feu d'artifice de clichés et de langue de bois qui me rappelle ces réalisateurs de films sur la République Démocratique Allemande qui, pour forcer le trait et donner plus de force à leur démonstration, filmaient un univers uniformément gris: les murs étaient gris, les rues étaient grises, les visages et les arbres étaient gris et même l'herbe était grise. D'ailleurs, l'auteur de l'article n'a pu s'empêcher de convoquer, pour les besoins de son argumentation, le film « La vie des autres » ce qui révèle une grande maîtrise dans l'utilisation du cliché. Ne peut-on pas parler de la police cubaine, quelle que soit l'appréciation qu'on en ait, sans se référer à la police secrète est-allemande et à ce film-là, illustration typique du « film en gris », dont le grand succès médiatique doit sans doute davantage aux leviers idéologiques et émotionnels plutôt simplistes qu'il met en œuvre qu'à ses qualités cinématographiques propres.

Non, Monsieur Ponthieu, l'herbe n'est pas plus grise à Cuba qu'elle l'était à Berlin Est : elle peut être jaunie par la sécheresse, vert tendre au lendemain des pluies, vert foncé au couvert des grands arbres, mais aucun observateur honnête ne pourra vous emboîter le pas sur ce chemin là.

Je ne suis ni une de ces « alouettes béates » dont vous parlez avec grande élégance dès la seconde ligne de votre article, ni un « adorateur exotique en mal de Che » et ne pense pas être non plus au nombre de ces « touristes baladés, pourvoyeurs de devises ». Je ne doute pas que vous ayez un statut particulier et une connaissance extrême de l'île et des ses habitants pour vous octroyer d'emblée le droit à une telle arrogance, mais j'aimerais néanmoins - modestement - vous apporter quelques compléments d'information, voire me risquer à oser contredire certains de vos jugements lorsqu'ils m'apparaissent un peu péremptores, ou foncièrement malhonnêtes.

Je suis enseignant et je séjourne à Cuba régulièrement plusieurs semaines depuis des années. Je loge quasi exclusivement chez l'habitant, dans les *casas particulares* dont vous parlez comme un « moyen de pallier la faiblesse des équipements hôteliers » et qui m'apparaissent plutôt, tout comme nos gîtes ruraux et autres chambres d'hôtes, comme une diversification de l'offre existante, en marge des concentrations balnéaires majeures ou des grands hôtels. J'entretiens depuis des années, par le biais du courrier traditionnel (il faut alors prendre patience !) ou du courrier électronique, une correspondance suivie avec une cinquantaine de Cubains et Cubaines qui ne se limite pas à des échanges de vœux ou de saluts amicaux mais qui m'apporte régulièrement des informations ou des témoignages sur la situation au quotidien, sur les réussites enregistrées ou les difficultés rencontrées, sur le travail et la rémunération, sur les dégâts dus au cyclone et leurs conséquences économiques, sur la vie

culturelle et politique, sur l'état de santé ou l'avancement des études des membres de la famille. Ces personnes sont celles que j'ai rencontrées au hasard de mes promenades photographiques à travers les villes et les campagnes et qui m'ont répondu lorsque je leur ai envoyé les portraits que j'avais réalisés. Aucun autre critère que celui-ci – et surtout pas le critère de l'orthodoxie idéologique ! – n'a présidé au choix de mes correspondant(e)s.

Il ne me serait donc pas difficile d'opposer à votre « Pedro, médecin psychiatre aux chaussures rafistolées... datant de plus de plus de deux ans » – je dois avouer à ma grande honte qu'il m'arrive aussi de garder une paire de chaussures deux ans ou un peu plus ! – et selon lequel « tout part en ruines et rien n'a été construit ni entretenu depuis les années 90... sauf mausolées, musées et casernes », cette amie-médecin, responsable d'un foyer maternel qui accueille avant l'accouchement, des jeunes femmes dont les conditions d'environnement familial, de logement ou d'éloignement géographique risqueraient de poser problème en cas d'urgence. Outre ce travail, elle doit effectuer un nombre important de gardes de nuit dans un hôpital de quartier ou dans le dispensaire qui jouxte sa petite maison, au cœur des immeubles. Elle me raconte – et je trouve ce genre de problématique infiniment plus intéressante et propice à la réflexion que les propos caricaturaux que vous prêtez à votre interlocuteur ! – que l'accumulation des tâches est dure, plus encore depuis la décision prise par le gouvernement d'exporter des médecins cubains, en particulier vers le Venezuela : pour pallier l'absence de ceux que vous appelez, toujours avec ce souverain mépris et cette exécrable arrogance « du combattant humanitaire », on demande en effet davantage aux praticiens en poste et le nombre de médecins par habitant a quelque peu régressé dans l'île ! Eh oui, Cuba exporte des médecins, des enseignants, des formateurs et cela rapporte au pays ! Mais que trouvez-vous donc d'offusquant là-dedans ? Dans la mesure où le pays réussit à conserver à un bon niveau le service de santé et d'enseignement qu'il offre à la population, pourquoi Cuba devrait-il se priver de cette exportation de compétences qui font cruellement défaut aux pays voisins et amis ? Il est vrai que votre analyse de ce qui se passe actuellement dans la partie centrale et latine du continent américain se réduit, à vos yeux de spécialiste, aux « grands mamours Castro-Chavez » !

Pour mon amie-médecin – appelons-la Yolaïvis, puisque vous semblez goûter ce genre de pratique de mauvais reality show politique –, le rôle des médecins cubains en mission est essentiel, à la fois à travers ce qu'il rapporte au pays et par ce qu'il transmet de solidarité internationaliste et anti-impérialiste. Elle est fière de son travail, consciente de ce qu'elle apporte à ses patientes, espère bien sûr que son salaire sera prochainement augmenté mais n'envisage pas un seul instant de renoncer aux valeurs auxquelles se sent très fortement attachée.

Puisque nous sommes dans le domaine de la médecine, votre ami « Ernesto » a trouvé un argument de poids pour mettre à bas le système de santé cubain, dont la reconnaissance quasi-universelle semble importuner l'auteur de ces lignes : pour évoquer la « prétendue gratuité » de la médecine à Cuba, il rappelle qu'il faut « payer les médicaments » ! C'est exact, mais l'honnêteté exigerait de citer les prix parfaitement symboliques réclamés pour la délivrance de remèdes, par ailleurs fournis à l'unité, en exacte adéquation avec les quantités prescrites. D'ailleurs, devant la faiblesse de l'argument, le très rhétoricien Ernesto en invente derechef un autre, plus imparable encore : « D'ailleurs, nous les payons cent fois par prélèvement préalable sur nos salaires de misère » !

Mais Ernesto ne pratique pas seulement, et avec talent, l'art de la rhétorique : il est « cheminot le jour et guitariste la nuit » – il me semble que, dans notre riche pays comme dans beaucoup d'autres riches pays, bon nombre d'artistes qui ne bénéficient pas du statut d'intermittent du spectacle pratiquent de même, et qu'en outre la dégradation des conditions économiques actuelles contraint de plus en plus de gens à doubler les jobs pour arrondir les fins de mois. Pas de quoi pavoiser donc, au constat bien réel que les salaires cubains ne suffisent pas toujours à assurer convenablement le quotidien de la famille, mais pas de quoi non plus faire de ce constat, coupé de tout contexte, la preuve assassine d'un échec rédhibitoire !

La comparaison de Cuba, de sa situation économique, des revenus et des coûts avec d'autres pays du monde demande aussi une certaine finesse et devient une caricature lorsqu'elle se limite à l'indication entre parenthèses de l'équivalent en euros des sommes évoquées (ce qui confère à l'information une apparence scientifique !). En donnant au lecteur qui ne connaît souvent rien ou très peu de choses des réalités du coût des denrées et des services dans les pays dont il est question, une simple équivalence mathématique, on entretient, certes,

l'émotion et le pathos, mais on ne fournit nullement les éléments nécessaires à une analyse sérieuse. Pensez donc : « revenu minimum cubain : 150 pesos, à peine 6 euros ». Voilà de quoi provoquer la compassion avec *ces pauvres gens*. Mais que signifie ce chiffre ? Je connais ici des gens qui touchent pour un emploi à plein temps un salaire de quelque 1200 Euros (une fortune se diraient nos amis cubains !) et qui n'arrivent pas à faire face aux dépenses de la vie quotidienne. Je n'enfourcherai pas le cheval de la faim que Monsieur Ponthieu semble affectionner tout particulièrement (« manger, cette obsession », - en espagnol dans le texte pour faire encore plus authentique -, et le retour du pathos à propos de Pedro « Il n'a qu'un but, manger et faire manger les siens, comme tout Cubain... Si je change de chaussures, on ne mange pas à la maison » etc etc...) Certes, la vie quotidienne n'est pas luxueuse, mais on ne souffre pas de la faim à Cuba.

Je pourrais bien sûr évoquer les multiples familles qui m'ont invité ou ont invité mon épouse et moi à dîner, déjeuner, partager une fête d'anniversaire dans leur maison, modeste ou plus confortable, (je ne parle pas ici des repas pris en chambres d'hôte ou dans les *paladares*, restaurants familiaux, majoritairement officialisés, mais de repas d'accueil, pour faire plus ample connaissance, parler de tout, de Cuba et de la France, de nos vies et de nos intérêts). Certains de ces repas ont entraîné, j'en suis parfaitement conscient, pour une part de mes amis des efforts considérables pour se procurer fruits, légumes, tubercules et viande ou poisson, pour collecter dans le voisinage trois ou quatre chaises à l'équilibre un peu fiable ou une nappe qui fasse fête, pour rassembler bière Mayabé ou Hattuey et rhum local (à propos, les Cubains ne boivent du mojito que lorsqu'ils y sont incités par des touristes... « pourvoyeurs de devises ? », sinon, ils boivent en majorité le rhum qu'ils achètent en monnaie nationale !).

A Cienfuegos, où les constructions et les restaurations ne se limitent pas aux seuls bâtiments emblématiques du pouvoir, j'ai rencontré, le soir où je suis par hasard tombé sur la fête du livre, des étudiantes engagées, des musiciens talentueux et gais, une employée de la bibliothèque régionale, une autre qui assure l'accueil du théâtre Terry, des vendeuses de l'un des grands magasins de la rue piétonne... Il régnait ce jour là dans la ville une ambiance de fête, de liesse culturelle, de joie d'être là, d'envie de partager tout cela et chaque lieu était le théâtre d'une animation particulière !

« Si peu d'équipements collectifs » écrivez-vous ? Mais n'avez-vous donc pas vu, dans chaque quartier, chaque village ces *casas de la cultura* ou des équipes de jeunes animateurs et animatrices s'activent à organiser expositions d'arts plastiques, soirée musicales ou ateliers de danse ou de poésie ? N'avez-vous donc pas remarqué, au long des routes, les plus ou moins petites bâtisses des écoles de campagne que l'on croise tous les dix kilomètres ? C'est vrai, que, comme pour les médecins, les problèmes de remplacement des enseignants envoyés en mission à l'étranger, ont amené le gouvernement à recruter des cohortes de néo-instituteurs. Il ne s'agit pas de personnels expérimentés mais les programmes de formation sont en place et la limitation du nombre maximum d'élèves à une vingtaine par classe pallie une part des difficultés. Êtes vous passé sans les voir devant les dispensaires de quartier ou les CMF (Centro medical Familiar), ou la multitude de stations de groupes électrogènes ultra modernes déployés dans le cadre de la campagne pour la conquête de l'autonomie énergétique ?

Si vous n'avez pas vu tout cela, alors, je suis de plus en plus persuadé que nous n'avons pas vu la même île à Cuba, comme d'ailleurs il me vient de manière récurrente l'impression que nous ne vivons pas dans la même France ! Il n'y a évidemment aucun mal à cela et chacun a, bien entendu, le droit de colorer la vie aux couleurs qu'il affectionne. La liberté de l'auteur de fiction est inaliénable - à propos, le très critique et très médiatisé écrivain Leonardo Padura continue à vivre, à travailler et à publier à Cuba, cette « dictature caraïbe...vieille et décatie... qui n'assume pas son, âge, ses rides, ses vices »...

La responsabilité du journal qui offre ses pages à ce genre de « reportage » peut par contre être interrogée, me semble-t-il.

Jacques Burlaud

Enseignant

Ami de Cuba

Membre du CA de l'association CUBA COOPERTATION FRANCE